

SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE

L'ABBATIALE ROMANE

Éliane Vergnolle



Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie

SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE
L'ABBATIALE ROMANE

À la mémoire de Willibald Sauerländer

© Société Française d'Archéologie
5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07
courriel : contact@sfa-monuments.fr
sfa-monuments.com

ISBN : 978-2-901837-75-6

Diffusion : éditions A. & J. Picard, 18 rue Séguier, 75006 Paris
Tél. librairie 01 43 26 40 41 - Fax 01 43 26 42 64
contact@librairie-picard.com

Suivi éditorial
Chargé d'édition
Infographie et P.A.O.
Maquette graphique

Christine FLON et Françoise STEIMER
Odile BOUBAKEUR
David LÉBOULANGER
L'ARCHITECTURE GRAPHIQUE

En couverture : Saint-Benoît-sur-Loire, le chevet de l'abbatiale (© Région Centre-Val de Loire, Inventaire général, Vanessa Lamorlette-Pingard).

Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie

Nouvelle série, I

SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE
L'ABBATIALE ROMANE

Éliane Vergnolle

*Ouvrage publié avec le concours de
la Communauté de communes du Val de Sully*

Paris

2018

Société Française d'Archéologie

SOMMAIRE

9	AVANT-PROPOS
11	LE MONASTÈRE AUX XI^e ET XII^e SIÈCLES
11	La documentation médiévale et moderne
13	<i>Castrum et burgus</i> Les églises du bourg L'hôtellerie et l'hospice
22	Le monastère et ses églises L'église Saint-Pierre L'abbatiale Notre-Dame
27	<i>Le gazofilatium</i>
36	L'espace claustral Les bâtiments de l'an mil Les travaux de rénovation après l'incendie de 1026 L'espace claustral au XII ^e siècle
46	Les épaves d'un riche décor sculpté
51	LA MISE EN SCÈNE DES RELIQUES DE SAINT BENOÎT DU HAUT MOYEN ÂGE À L'ÉPOQUE MODERNE
51	Entre légende et histoire : l'arrivée de reliques à Fleury
52	Des raids normands à l'incendie de 1026 Le témoignage des textes L'apport des fouilles Le pavement en marbre de Gauzlin
67	Le chevet-reliquaire (vers 1070-1108)
74	Des reliques exposées aux yeux de tous
78	Le « mausolée » du XVII^e siècle
80	La restauration archéologique du XX^e siècle

81	LA TOUR-PORCHE : UNE TOUR « TELLE QU'ELLE SOIT UN EXEMPLE POUR TOUTE LA GAULE »
81	Transformations et restaurations
89	La date de la tour-porche
94	La pierre de taille
102	Unbertus, <i>princeps artificum</i>
113	L'Antiquité, vecteur de création
120	Un nouvel enjeu : le chapiteau figuré
127	De la terre au ciel
	L'architecture
	Les chapiteaux historiés du porche
	Les plaques sculptées de la façade nord
	Les chapiteaux de la chapelle haute
151	Le maître et ses élèves
163	La postérité
179	LE CHEVET : ENTRE HISTORICISME ET MODERNITÉ
180	Histoire de la construction
190	Le passé revisité
196	Un déambulatoire atypique
	La crypte
	Le déambulatoire
203	Une élévation à trois niveaux
207	Éclairer <i>et</i> voûter
215	La sculpture monumentale
	Les chapiteaux ornementaux
	Les chapiteaux historiés
237	LA NEF : DU ROMAN AU GOTHIQUE
243	Les mutations architecturales
252	Un grand portail à statues-colonnes
263	BIBLIOGRAPHIE
270	CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AVANT-PROPOS

Ma rencontre avec Saint-Benoît-sur-Loire remonte à l'année 1970, lorsque je commençai une thèse de doctorat sur les débuts de la sculpture romane dans la vallée de la Loire et le Berry. Cette recherche s'inscrivait dans le prolongement d'un projet lancé par Henri Focillon avant la Seconde Guerre mondiale¹ et poursuivi après la fin de celle-ci par Louis Grodecki, l'un de ses élèves². Devenu professeur à la Sorbonne en 1968, Louis Grodecki lança plusieurs enquêtes régionales, notamment en Normandie (Maylis Baylé), dans la vallée de la Loire et le Berry (moi-même), de concert avec Marcel Durliat, professeur à l'université de Toulouse (Jean Cabanot pour le Sud-Ouest et Marie-Thérèse Camus pour le Poitou)³, enquêtes qui couvraient une large partie des régions françaises dans lesquelles l'art roman avait connu un développement remarquable dès le XI^e siècle.

Des rencontres qui réunissaient régulièrement sur le terrain maîtres et élèves, naquit une équipe informelle, élargie à quelques doctorants travaillant sur d'autres sujets d'art roman, et fondée, comme au Moyen Âge, sur une libre *disputatio*. La confrontation des idées et des documentations amena ainsi chacun d'entre nous à prendre conscience du poids de l'historiographie, de la diversité des situations historiques et des décalages chronologiques d'une région à l'autre, posant les bases d'une réflexion d'ensemble sur l'apparition et les premiers développements de la sculpture romane.

Dans les années 1970, la question des datations était au cœur des débats. Quoique battue en brèche par les travaux de Focillon⁴, la vision doctrinale – héritée du XIX^e siècle – selon laquelle les œuvres les plus maladroites seraient les plus anciennes et les œuvres les plus « évoluées » les plus récentes était encore très prégnante⁵. Les mêmes préjugés affectaient l'histoire de l'architecture : toute église charpentée comportant des murs en petit appareil et des piliers simples était attribuée au début du XI^e siècle tandis que les constructions en pierre de taille et les structures plus complexes étaient systématiquement rejetées vers les années 1100⁶. Aussi la datation de la tour-porche de Saint-Benoît-sur-Loire, attribuée par les textes à l'abbé Gauzlin (1004-1030), était-elle l'objet de débats féroces en raison de son ambition architecturale et de la richesse de son décor sculpté. Préciser sa date de construction fut donc l'enjeu principal de ma thèse. Pour ce faire, je procédai par comparaison avec des édifices dont la datation était incontestable, comme l'église berrichonne de Méobecq – dédiée en 1048 – dont les chapiteaux sont l'œuvre d'un sculpteur ayant travaillé à la tour-porche⁷ ou la crypte de la cathédrale d'Auxerre – mise en chantier après 1023 – qui comporte des piles composées parfaitement définies⁸. L'étude du chevet de l'abbatiale, consacré en 1108 et doté de l'un des ensembles de chapiteaux historiés les plus importants de la fin du XI^e siècle, me permit par ailleurs d'apprécier le chemin parcouru en deux générations.

L'état des connaissances a bien changé depuis lors. Non seulement la date de la tour-porche ne fait plus débat, mais l'étude d'autres grands monuments du début du XI^e siècle

1. Henri Focillon, « Recherches récentes sur la sculpture romane en France », *Bulletin monumental*, 1938, p. 49-72 ; Éliane Vergnolle, « Un nouveau regard sur les débuts de la sculpture romane », dans *La vie des formes. Henri Focillon et les arts*, cat. expo. Lyon, Musée des Beaux-Arts, 2004, p. 137-145.

2. Louis Grodecki, « La sculpture du XI^e siècle en France. État des questions », *L'information d'Histoire de l'Art*, 1958, p. 98-112 (rééd. dans *Le Moyen Âge retrouvé*, t. I, *De l'an mil à l'an 1200*, Paris, 1986, p. 49-67). Les recherches régionales lancées avant la Seconde Guerre mondiale par Focillon ne donnèrent lieu qu'à quelques publications. Citons principalement l'ouvrage de Geneviève-Louis Micheli, *Le décor géométrique dans la sculpture de l'Aisne et de l'Oise au XI^e siècle. Recherches sur Morienuval et son groupe*, Paris, 1939, et deux importants articles de Louis Grodecki parus dans l'immédiat après-guerre : « Les débuts de la sculpture romane en Normandie : Bernay », *Bulletin monumental*, 1950, p. 7-67 ; « Les chapiteaux de stuc de Saint-Remi de Reims », dans *Stucchi e mosaici medioevali* (Atti dell'ottavo Congresso di studi dell'arte dell'alto medioevo, Vérone-Vicence-Brescia, 1959), Milan, 1962, p. 186-209 (rééd. dans *Le Moyen Âge retrouvé, idib.*, I, p. 69-114 et p. 119-140).

3. Éliane Vergnolle, « Recherches actuelles sur la sculpture du XI^e siècle en France », *Formes (Bulletin de l'APAHU)*, 1978, p. 19-31. Ces diverses thèses ont abouti à une publication : Vergnolle 1985 ; Cabanot 1987 ; Baylé 1992 ; Camus 1992.

4. Henri Focillon, *L'art des sculpteurs romans*, Paris, 1931.

5. Éliane Vergnolle, « Chronologie et méthode d'analyse : doctrines sur les débuts de la sculpture romane en France », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, IX, 1978, p. 141-162 (rééd. dans Vergnolle 2000 a, p. 50-79).

6. Voir notamment François Deshoulières, *Au début de l'art roman. Les églises de l'onzième siècle*, Paris 1943.

7. Vergnolle 1980.

8. Vergnolle 2006.

9. La datation dendrochronologique de la tour-maitresse du château de Loches marqua une étape importante (Mesqui 1998).

10. Les recherches de Daniel Prigent sur la vallée de la Loire ont considérablement renouvelé le sujet : Prigent 2008, Prigent 2012, Prigent 2013, Prigent 2016.

11. Citons notamment les travaux de Pierre Martin sur les déambulatoires de Saint-Martin de Tours, de Saint-Aignan d'Orléans et de la cathédrale d'Orléans : Martin 2001, Martin 2010, Martin 2013, Martin 2017. Pour les abbayes préromanes de Saint-Benoît-sur-Loire, voir Jesset 2004.

12. Anselme Davril et Lin Donnat, *L'abbaye de Fleury en l'an mil*, Paris, 2004 ; Davril 1990.

13. Les études menées par Kristina Krüger sur les avant-nefs clunisiennes sont particulièrement éclairantes : Krüger 2003 a, Krüger 2003 b, Krüger 2005.

14. Pour l'Orléanais : *Orléans 987-1987 ; Lumières de l'an mil 2004 ; Abbon de Fleury 2008*.

15. *Premier art roman 2012*.

16. Vergnolle 2016 b.

17. Vergnolle 2008 a.

18. Vergnolle 2013 a.

conduit à situer l'ouverture du chantier vers 1015-1020 au plus tard. Au cours des années 1990, l'intérêt des chercheurs s'est par ailleurs déplacé de la sculpture vers l'architecture avec une place plus importante de l'archéologie, qu'il s'agisse des datations dendrochronologiques⁹, de l'étude des techniques de construction¹⁰ ou de la relecture de fouilles anciennes¹¹. Parallèlement, la poursuite du programme d'édition critique des sources intéressant l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire – notamment des coutumiers – rendait celles-ci plus accessibles¹². D'une manière générale, le développement des travaux consacrés à la liturgie a ouvert de nouvelles perspectives à l'analyse des partis architecturaux¹³. La connaissance des débuts de l'art roman a également bénéficié des célébrations liées au millénaire de l'élection d'Hugues Capet et au passage à l'an 2000¹⁴.

Entre 1988 et 2006, mon enseignement à l'université de Franche-Comté me fit désertier les rives de la Loire pour celles de la Saône. Toutefois, la découverte d'un autre art roman autant que l'étroite collaboration avec des historiens et des archéologues élargit mon horizon disciplinaire¹⁵. Aussi, lorsque l'actualité me ramena à Saint-Benoît-sur-Loire, portai-je sur l'abbatiale un regard neuf. Heureuse coïncidence, les échafaudages mis en place au début des années 2000 pour la restauration de la tour-proche me permirent d'observer de plus près les chapiteaux de la chapelle haute et de préciser le programme iconographique et la fonction liturgique de celle-ci¹⁶. J'abordai aussi l'étude des deux parties de l'abbatiale que je n'avais pas traitées dans le cadre de ma thèse – le trésor édifié au tournant de l'an mil, incunable de l'architecture de son temps¹⁷, et la nef de la seconde moitié du XII^e siècle, écho d'une nouvelle spiritualité¹⁸ – ainsi que celle d'un sujet essentiel pour la compréhension du parti architectural du chevet : l'histoire de la présentation des reliques de saint Benoît depuis leur arrivée, à la fin du VII^e siècle, jusqu'à nos jours. En 2011, le projet de création d'un centre d'interprétation à Saint-Benoît-sur-Loire vint donner un coup d'accélérateur à ces nouvelles recherches en m'offrant l'occasion de rédiger un ouvrage de synthèse appuyé sur l'état actuel des connaissances.

Je dois une grande reconnaissance à la Communauté de communes du Val de Sully, porteuse du projet de centre d'interprétation, qui a accepté de soutenir financièrement ce livre, ainsi qu'à la Société Française d'Archéologie qui, pour en assurer la publication, a recréé la collection « Bibliothèque de la Société Française d'Archéologie », interrompue depuis quelque vingt ans. Ma gratitude va aussi à Sylvie Le Clech, Directrice Régionale des Affaires Culturelles et à l'Inventaire général de la Région Centre-Val de Loire pour la magnifique campagne photographique réalisée par Vanessa Lamorlette-Pingard et Thierry Cantalupo.

La recherche ne fut jamais pour moi un parcours solitaire. Mes pensées vont d'abord à Louis Grodecki, qui m'accorda sa confiance et fut le meilleur des mentors, et à Jacques Henriot, qui arma mon courage pendant vingt-cinq années belles et fructueuses. Je dois aussi beaucoup à la communauté monastique de Saint-Benoît-sur-Loire dont la bienveillance a grandement facilité mes travaux, à Jacques Moulin, ACMH, qui fut un temps chargé de la restauration de l'abbatiale ainsi qu'aux autres spécialistes qui, à l'instar des géologues Annie et Philippe Blanc, m'ont apporté leur aide dans des domaines qui me sont peu familiers.

Du début à la fin, ce livre aura été placé sous le signe de l'amitié : mes premiers lecteurs, Philippe Plagnieux et François Heber-Suffrin, m'ont fait bénéficier de leur précieux conseils ; à toutes les étapes de la publication, Christine Flon et Françoise Steimer ont été des relectrices exigeantes ; enfin, Odile Boubakeur et David Leboulanger, respectivement chargée d'édition et infographiste, ont mis leurs compétences au service de sa réalisation.

LE MONASTÈRE AUX XI^e-XII^e SIÈCLES

Le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire fut fondé vers le milieu du VII^e siècle, non loin de la voie romaine longeant la Loire, à quelque 1500 m à l'ouest d'une *villa* gallo-romaine désignée comme le domaine de Florius (*Floriacus fundus*) – d'où le nom médiéval de l'abbaye : Fleury¹. Sur une butte suffisamment haute pour mettre les constructions à l'abri des crues du fleuve et de son affluent, la Bonnée (fig. 1), furent érigées deux églises conventuelles respectivement dédiées à saint Pierre et à Notre-Dame, qui correspondaient sans doute à deux communautés distinctes². Bien que celles-ci aient rapidement fusionné, le souvenir de cette dualité subsista jusqu'à la fin du XVII^e siècle, avec la permanence de deux pôles liturgiques : l'église Saint-Pierre au sud et l'église Notre-Dame au nord.

Bien qu'à l'origine l'église Saint-Pierre ait été la plus largement dotée des deux, la hiérarchie s'inversa à la fin du VII^e siècle avec l'arrivée des reliques de saint Benoît, suivie de la reconstruction de Notre-Dame pour accueillir le corps saint. Celle-ci s'affirma bientôt comme l'église principale du monastère et, d'amplification en amplification, ne cessa de gagner en importance jusqu'à atteindre à la fin du XI^e siècle sa longueur actuelle.

LA DOCUMENTATION MÉDIÉVALE ET MODERNE

Il est difficile de concilier l'image du monastère, tel que le décrivait Thierry d'Amorbach au début du XI^e siècle dans l'*Illatio sancti Benedicti*³, avec celle que montrent les vues de l'Époque moderne antérieures à la restructuration des bâtiments conventuels par les Mauristes, au début du XVIII^e siècle. Le chroniqueur parle en effet d'un triangle évoquant la lettre *delta*, forme géométrique parfaite qui, à ses yeux, symbolisait la situation de Fleury aux confins des trois royaumes de France, de Bourgogne et d'Aquitaine, alors que sur les plans et vues cavalières du XVII^e siècle l'abbaye est délimitée par une enceinte quadrangulaire (fig. 2)⁴. Faut-il accorder à la « description » de Thierry d'Amorbach une valeur d'ordre topographique et, dès lors, imaginer une restructuration complète de l'enclos monastique après l'an mil⁵? Le recoupement entre les nombreuses informations fournies par les textes médiévaux et les quelques données archéologiques dont nous disposons ne suggère rien de tel : au contraire, tout semble indiquer que le plan de l'abbaye tel qu'il figure sur les vues du XVII^e siècle était fixé dans ses grandes lignes dès le XI^e siècle⁶.

L'exceptionnelle richesse des sources intéressant l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire aux XI^e-XII^e siècles a été souvent soulignée⁷. La rédaction des *Miracles de saint Benoît*, interrompue à la fin du IX^e siècle, fut reprise peu après l'an mil par Aimoin et poursuivie jusqu'au début du XII^e siècle par André de Fleury, puis par Raoul Tortaire et enfin par

1. Ce nom de *Floriacus* devait susciter chez les auteurs médiévaux de nombreux jeux de mots allégoriques (fleur, fleuri, florissant). Voir Bernard Grémont, « Étymologie populaire et étymologie savante du nom de Fleury », *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1969, p. 348-360.

2. Les faits sont connus par le *Testamentus* de Léodebode, réfection ancienne de l'acte de fondation, considéré comme authentique par les éditeurs des chartes de Saint-Benoît-sur-Loire qui l'ont daté du 27 juin 651 (Prou et Vidier 1908, XXIX). Le texte nous est parvenu à travers la transcription placée par Helgaud au début de sa *Vie* de Robert le Pieux, écrite dans les années 1040 (*Epitoma*, p. 56-59). Le document nous apprend que l'église Notre-Dame venait d'être construite par un certain Jean et qu'elle avait à sa tête un abbé nommé Fulcadus. L'église Saint-Pierre fut pour sa part établie par Léodebode lui-même sur le fisc de Fleury, qu'il venait d'échanger avec Clovis II contre un domaine hérité de ses parents. Quelques moines observant la règle de saint Benoît s'y installèrent sous la conduite de l'abbé Mummolus (en fait le premier abbé, du vivant de Léodebode, semble avoir été un certain Rigomer). Il convient de resituer l'adoption à Fleury de la règle de saint Benoît dans le cadre de la diffusion de celle-ci en Gaule, favorisée notamment par Bathilde, femme de Clovis II. Pour une étude critique du texte, voir Prou et Vidier 1908, p. 1-19. Sur les origines de l'abbaye et sur le site, voir Davril 2008, p. 15-16.

3. Cette histoire légendaire des reliques de saint Benoît fut rédigée à la demande de l'abbé Richard d'Amorbach par un moine nommé Thierry qui avait séjourné à Fleury à la fin du X^e siècle (Vidier 1965, p. 170-180).

4. « Fleury est implanté à l'instar d'un sistre triangulaire ou, pour parler plus clairement, en forme de lettre *delta* ; par son implantation même, on le voit ainsi occuper un emplacement prédestiné... » (trad. Bautier 1969, p. 80).

Hugues de Sainte-Marie ⁸. Ces récits, souvent anecdotiques, fourmillent de détails concrets sur les édifices du monastère. On doit également à Aimoin la biographie de l'abbé Abbon dont la rédaction fut entreprise peu après l'assassinat de celui-ci, en 1004 ⁹. Son exemple fut suivi par André de Fleury qui rédigea dans les années 1040 une *Vita* de Gauzlin, abbé de 1004 à 1030 ¹⁰. Cette œuvre, largement consacrée aux travaux d'embellissement que l'abbé réalisa dans le monastère, notamment après le terrible incendie qui ravagea celui-ci en 1026, est une source inestimable d'informations sur les bâtiments et leur décor. Tous ces textes narratifs ont bénéficié de récentes éditions critiques et de traductions en français qui les ont rendus plus accessibles. Il en est de même des deux Coutumiers qui nous renseignent sur le rituel du monastère : celui qui fut rédigé par Thierry d'Amorbach au début du XI^e siècle ¹¹ et celui du milieu du XIII^e siècle ¹². La publication du premier, que l'on avait longtemps cru disparu, a renouvelé notre connaissance de la vie quotidienne des moines de Fleury vers l'an mil ; le second, qui n'était connu qu'à travers une édition du XVII^e siècle, est une mine de renseignements sur la topographie des lieux, notamment par les précisions qu'il apporte sur l'itinéraire des processions, à l'intérieur et à l'extérieur du monastère.

5. Robert-Henri Bautier est le seul auteur à avoir tenté de faire coïncider la description de Thierry d'Amorbach avec la réalité archéologique, en faisant de l'église Saint-André l'un des trois angles supposés du monastère (Bautier 1969, p. 80-84). Pour dom Berland, au contraire, Thierry d'Amorbach ne faisait pas allusion au monastère lui-même mais au site dans son ensemble, avec le bourg qui s'était développé le long de la route orléanaise (Berland 1979, p. 12).

6. Davril 2008, p. 20-23.

7. Bautier 1969, p. 71-75.

8. *Miracula*. Sur les auteurs, voir Vidier 1965, p. 137-214. Une édition critique accompagnée d'une traduction par Anselme Davril OBS †, Annie Dufour et Gillette Labory est en cours de préparation (à paraître en 2019). Je remercie les auteurs de m'avoir communiqué des passages de leur traduction (citée comme traduction 2019)

9. *Vita Abbonis*.

10. *Vita Gauzlini*.

11. *Consuetudines antiquiores*.

12. *Consuetudines*.



Fig. 1 – Saint-Benoît-sur-Loire, l'abbaye depuis la Loire.

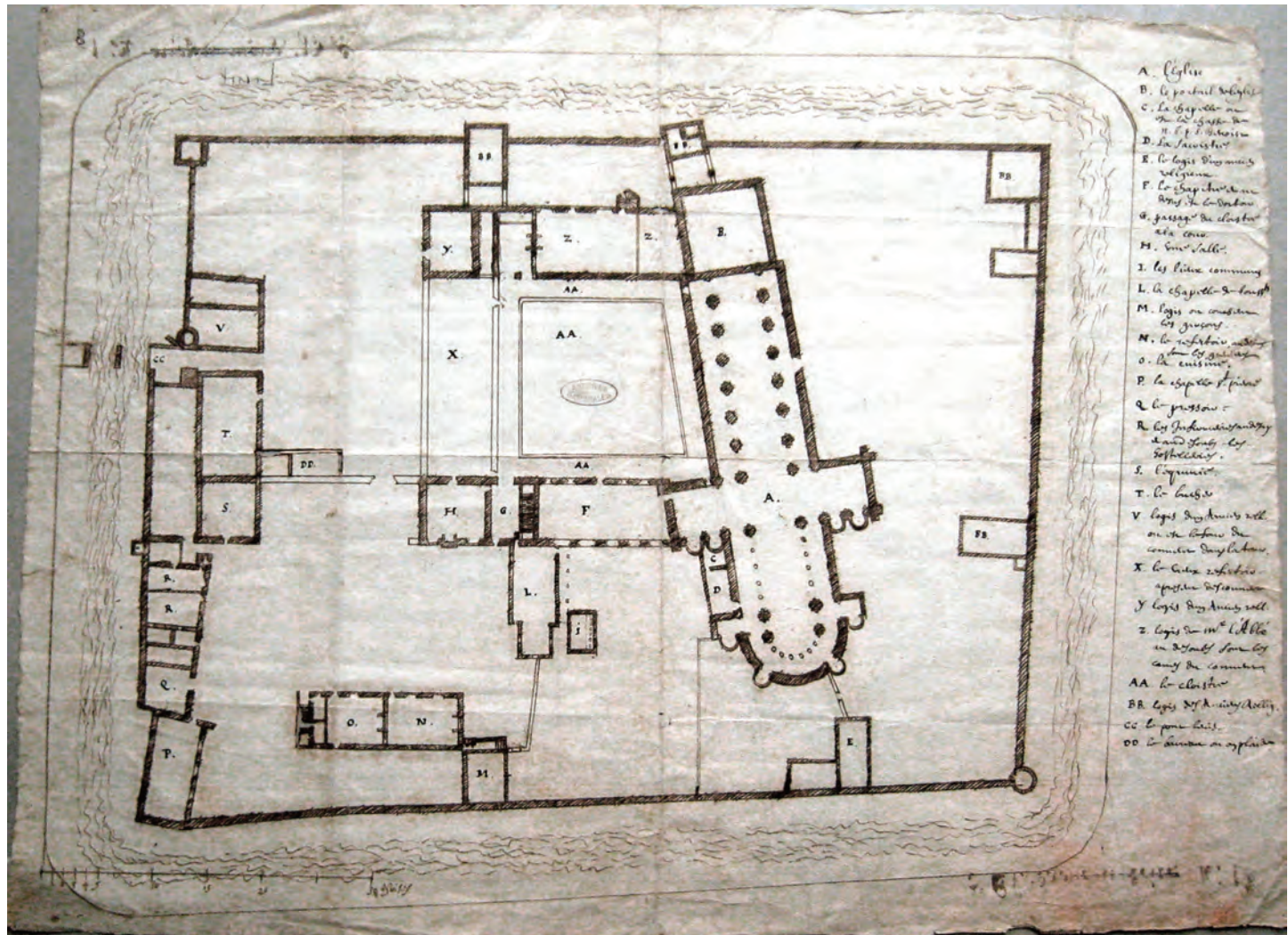


Fig. 2 – Abbaye, plan de 1640 (Arch. nat. N III Loiret 1⁶).

CASTRUM ET BURGUS

Après les raids normands de la seconde moitié du IX^e siècle, l'abbaye fut dotée d'une enceinte destinée à assurer sa protection. Dès lors les auteurs la qualifieront de *castrum*. Peut-être est-ce un vestige de cette fortification carolingienne qui fut mise au jour en 1838 devant l'actuelle tour-porche. Hélas, cette découverte fut aussitôt détruite et nous ne disposons pour l'interpréter que d'un compte rendu de seconde main¹³ : la muraille mesurait trois à quatre mètres de large et formait un angle droit dont le plus long côté traversait la place sur cinquante pas en direction de l'église, « en passant par-dessous ». Arasée à environ 60 cm du sol, la maçonnerie descendait à deux mètres de profondeur. Son parement était fait de petites pierres bien alignées, liées par un mortier rouge très dur qui la fit prendre pour un vestige de monument antique. Son angle était renforcé par une masse pleine d'environ cinq mètres d'épaisseur, dont le mortier était de couleur blanche : s'agissait-il d'une tour ajoutée ultérieurement ? Peut-on y voir la trace des travaux de restauration de l'enceinte réalisés par l'abbé Vulfade au milieu du X^e siècle¹⁴ ? Il est difficile de répondre à ces questions

13. La Pylaie 1853, p. 221-222. Voir également Bautier 1969, p. 85 et Berland 1979, p. 8.

14. Selon dom Chazal qui s'appuyait sur une source aujourd'hui disparue (Chazal 1725, p. 179).



Fig. 3 – Plan de l’abbaye et du bourg en 1645 (Abbaye de Fleury).